

# Qu'est-ce qu'un bon prof ?

*Établir le portrait-robot de l'enseignant idéal est illusoire. Cependant, les psychologues, pédagogues et enseignants que nous avons interrogés s'entendent sur quelques qualités fondamentales.*



***Il s'agit d'encourager  
le désir  
que manifeste  
l'élève  
de s'appropriier  
le savoir.***

Photo Fotolia

Ce qu'il te faut faire, c'est te mettre devant et tirer, les tirer vers un but. Et tu peux t'arc-bouter, car c'est lourd et glissant. Pendant ce temps, bien occupé que tu es à les hâler vers la lumière et le soleil, ils vont chiper des poires dans les jardins voisins. Il faut donc te mettre derrière eux, pour les surveiller. N'ayant plus personne à suivre, ils s'égaillent. Et tu rentres chez toi, bien dégoûté de ton nouveau métier de berger. » Voici comment Fernand W, éducateur et collaborateur de la psychanalyste Maud Mannoni, décrivait l'impossible métier d'enseignant, dans un recueil d'aphorismes devenu le livre de chevet de nombreux professeurs : **Graine de crapule (Dunod)**.

Se demander sans cesse comment l'enfant apprend, découvrir qu'il n'y a pas de recette infaillible, que ce qui fonctionne échappe, pour partie, à leur maîtrise, sans qu'ils puissent cependant faire l'impasse sur une formation exigeante, tel est le lot des enseignants qui s'engagent avec passion et humilité dans leur pratique. Ceux-là ne s'autorisent pas, sur les bulletins, ces commentaires qui condamnent à échouer, du genre "ne veut rien apprendre", "peut mieux faire" ou "n'est visiblement pas doué pour cette matière", mais s'interrogent sur leurs pratiques et les conditions dans lesquelles ils peuvent alimenter, chez l'enfant, le désir de savoir.

### La curiosité se transmet par l'exemple

« Le rapport au savoir s'appuie en effet sur le désir, dont l'envie d'apprendre n'est qu'une manifestation, explique Martine Menès, psychanalyste, auteur de **L'Enfant et le Savoir (Seuil)**. Il ne s'agit donc pas de leur bourrer le crâne en cherchant à éradiquer l'erreur, mais bien d'encourager leur libido – cette énergie vitale qui, chez Freud, n'a pas seulement un sens sexuel – à prendre le savoir, à se l'approprier. C'est pourquoi il ne suffit pas, pour l'enseignant, de maîtriser ses connais-

sances ou de savoir maîtriser sa classe. Il lui faut être animé d'un désir qui se reproduit chez ses élèves par le jeu du transfert. » Or ce transfert s'établit de manière involontaire et inconsciente. « Les enfants ont le désir d'apprendre quand ils perçoivent ce désir toujours existant chez les adultes, acquiesce Varinia Oberto, pédagogue, auteur avec Alain Sotto de **Donner l'envie d'apprendre (Ixelles Éditions)**. Il faut bien entendu leur donner des méthodes – comment mémoriser, gérer le temps... –, mais la curiosité ne se transmet que par l'exemple, et les élèves sentent d'instinct si leur prof est encore curieux de ce qu'il enseigne. » Comme en amour, la flamme brille ou s'éteint, sans que l'on puisse le décider vraiment – sinon de s'atteler à la rallumer.

Or certains facteurs ne facilitent pas la tâche des professeurs, plongeant les plus inexpérimentés dans le désarroi, poussant les plus usés vers le défaitisme. « D'une part, le système les infantilise et les incite au conformisme, à coups de directives incessantes et contradictoires, décrit Serge Boimare, psychopédagogue, auteur de **La Peur d'enseigner (Dunod)**. D'autre part, la plupart affrontent la difficulté d'enseigner à des classes hétérogènes dans le plus grand isolement, sans bénéficier d'un travail d'équipe qui les aiderait à surmonter les écueils. » À force d'échouer avec ces élèves, dont la peur d'apprendre – qui se dissimule parfois derrière des attitudes de pitié ou de provocation – nourrit une peur d'enseigner dont ils ont rarement conscience, certains se réfugient dans deux attitudes contradictoires. « Soit ils se montrent autoritaires, cassants, cherchant à combler les lacunes sans créativité, dans un climat d'ennui et de compétition ; soit ils cèdent à la démagogie, en abaissant leur niveau d'exigence, en adoptant les références médiatiques des jeunes et en délaissant un nourrissage culturel plus soutenu, sans leur permettre d'affronter les contrain-

tes de l'apprentissage : tâtonnements, réflexion, doute... » Le courage de demander de l'aide – un accompagnement individuel ou d'équipe –, la conscience de devoir sans cesse remettre ses pratiques en question sont dès lors, pour Serge Boimare, des qualités estimables. « L'expert ne doit pas oublier qu'il est un "ex-pair" », écrit Philippe Watrelot, professeur de sciences économiques et sociales au lycée, dans son blog **Chronique éducation** (philippe-watrelot.blogspot.fr). Pour agir sur les difficultés d'apprentissage, il doit se rappeler qu'il a été lui-même en difficulté. Et, pour cela, « faire le deuil de la composante narcissique dans le désir de devenir enseignant, l'envie d'être au centre, quand la meilleure place est plutôt d'être à côté, savoir créer des dispositifs pour que l'enfant puisse agir en autonomie ».

### De multiples formes d'intelligence

« Les difficultés d'apprentissage ne sont ni ponctuelles ni anormales, estime Ostiane Mathon, formatrice et enseignante en CMI, à Paris, auteur de **Réussir sa première classe (ESF Éditeur)** (son blog : **Bleu primaire**, sur [lewebpedagogique.com/ostiane](http://lewebpedagogique.com/ostiane)). Chaque enfant rencontre les siennes, selon sa personnalité, son contexte familial. C'est lorsque l'on veut mettre la difficulté de côté que cela devient un problème. On finit alors par ne s'adresser qu'aux meilleurs et créer des élèves de seconde zone, pour lesquels on met en place des programmes de soutien. Mieux vaut prendre en compte la diversité comme donnée de base et explorer des outils de transmission variés. » Cette enseignante confie lire beaucoup, les ouvrages des pédagogues comme les travaux de recherche en neurosciences, afin d'adapter ses méthodes aux récentes découvertes. « On admet aujourd'hui que les formes d'intelligence sont multiples, ce que l'école a encore du mal à intégrer. Ne pas tenir compte de cette complexité

conduit inévitablement à laisser certains élèves de côté. » À l'enseignant de se montrer créatif, pour parvenir à captiver chacun selon ses modes d'apprentissage préférentiels. « Sais-tu chanter, improviser une histoire de pirates, marcher sur les mains, imiter les cris d'animaux, dessiner sur les murs avec un morceau de charbon ? Alors tu auras la discipline », écrivait encore Fernand Deligny.

Admettre la diversité des intelligences conduit certains enseignants à modifier leurs modes d'évaluation. « On ne peut désirer que les élèves soient autonomes si on n'accepte pas qu'ils cherchent le savoir par des voies de traverse, qui leur sont propres, qu'ils s'égareront en chemin et fassent des erreurs fécondes qui ne seront pas sanctionnées », observe Varinia Oberto. Dès lors, est bon prof « non pas celui qui ne laisse passer aucune "faute", mais celui qui apprécie la progression de l'élève, qui repère dans ses copies des développements intéressants, une réflexion personnelle, un effort particulier, même si, par ailleurs, le devoir n'est pas très bon ». Pour sa part, en accord avec l'ensemble de l'équipe, Ostiane Mathon a cessé de noter les devoirs de ses élèves. « Quel soulagement !, assure-t-elle. Car les notes ne sont pas une motivation, ou seulement pour les bons. Chez les autres, cela crée une angoisse qui agit au détriment de l'apprentissage. Lâcher la notation permet d'entrer dans le cœur du sujet. Lorsque je reçois les parents, nous parlons de l'enfant, pas du calcul de ses moyennes. » Elle a remplacé les notes par des entretiens avec chaque élève, permettant de valoriser les points forts et les progrès, et de contractualiser ceux à améliorer.

### Pédagogie et démocratie sont liées

Dans sa **Lettre à un jeune professeur (ESF Éditeur)**, le pédagogue Philippe Meirieu rappelle la vocation de l'instituteur, telle que la décrivait François Mauriac dans **Le Sagouin**

(**Pocket**) : « Celui qui institue l'humanité dans l'homme ». L'école, estime-t-il, n'est pas un service dédié à la réussite individuelle de chaque enfant. C'est une institution, qui incarne et met en œuvre des valeurs républicaines. « Pédagogie et démocratie sont intimement liées », affirme-t-il, toutes deux aspirant à former des individus capables de penser par eux-mêmes et de s'intégrer dans un collectif pour construire du bien commun.

C'est ce même idéal qui anime Fabien Crégut, professeur de sciences de la vie et de la terre (SVT) dans un collège d'Avignon, préoccupé par l'idée d'instituer un type de rapport au savoir et entre les élèves qui permette de cheminer dans une réflexion collective. « La société doit parvenir à intégrer chacun avec ses qualités, cesser d'opposer ceux qui réussissent et ceux qui échouent. Concrètement, cela suppose, pour moi, de ne perdre aucun élève de vue, d'être intimement convaincu que chacun a sa place dans le groupe », développe-t-il sur son site [www.monanneeaulcollege.com](http://www.monanneeaulcollege.com).

Avec l'expérience, Fabien Crégut a ajouté quelques cordes à son arc pour remobiliser les enfants les moins performants ou les plus démotivés : « Dans mes cours, on ne lève jamais le doigt, sinon les autres arrêtent de réfléchir. Tout le monde est convié, tout le temps, à faire évoluer la délibération sur le problème posé. À ceux qui savent, il m'arrive de dire : "Je sais que tu as trouvé, laisse les autres chercher." Ceux qui n'ont pas envie de participer peuvent écouter, je ne leur fais aucun reproche. Je leur propose parfois de reformuler ou de dessiner ce qu'ils ont entendu, et je valorise ça. » Son site internet, nourri des photos, de vidéos et de comptes rendus d'expériences de ses élèves, est le formidable reflet de cette pédagogie qui fait le pari que chaque élève peut, avec ses moyens, contribuer à la réussite de tous.

Laurence LEMOINE.

## | TÉMOIGNAGES

# Deux écrivains se souviennent

### \* Daniel Picouly, romancier et animateur télé :

« J'ai été prof pendant vingt-cinq ans, je peux dire que c'est un métier difficile : il faut semer sans savoir ce qui va lever. On ne sait jamais si l'on marque, ou pas, les élèves ; moi, en tout cas, je l'ai été par M. Brûlé, en classe de CM2, à la fin des années 1950. C'est quelqu'un dont je parlais déjà dans mon premier ouvrage *Le Champ de personne*. Il m'a appris à croire en moi, en dépit de tout. C'était une sorte de géant qui impressionnait le gamin que j'étais. J'étais un cancre, un véritable champion des fautes d'orthographe. M. Brûlé me disait : "*Tes histoires sont belles, mais elles disparaissent sous les fautes.*" Il était toujours généreux de son temps avec moi, sympathique, je m'en suis rendu compte lorsque j'ai eu son remplaçant, un maître qui m'a puni, humilié pour une dictée avec un vrai record de fautes : vingt-six trois quarts ! M. Brûlé, lui, était différent. Il m'avait nommé responsable de la bibliothèque du samedi matin, une récompense pour les premiers de la classe, normalement ! Je peux dire que certains parents avaient râlé. Grâce à lui et à un livre qu'il avait choisi pour moi – car, quand même, je recevais régulièrement le prix de l'élève le plus méritant –, *L'Enfant au fenêce* de Jacques Dupont, il m'a légué une notion fondamentale : parfois, pour que les choses vivent, il faut s'en séparer, les donner. La morale de ce livre d'images a marqué le gamin que j'étais, et l'homme que je suis devenu. »

Dernier ouvrage : *La faute d'orthographe est ma langue maternelle* (Albin Michel).

### \* Florian Zeller, romancier et dramaturge :

« Le professeur qui m'a le plus marqué, pas tant par la matière enseignée que par l'énergie considérable qu'il mettait à créer des ponts entre la vie et les différents domaines de connaissance, a été M. Lauret, mon prof de philo d'hypokhâgne en 1997. Il m'a appris le désir de l'élévation. Être élève, il me semble que c'est ça : vouloir s'élever, avoir envie d'en comprendre davantage. M. Lauret ne concevait pas la philosophie comme une discipline fermée, close ; il nous parlait davantage de musique, de peinture ou de littérature que de sa propre matière. À 18 ans, cet enseignant m'a fait réaliser ce qu'était l'intelligence : pouvoir utiliser le savoir comme une grille de lecture du monde – chose que l'on ne sait pas forcément quand on commence dans la vie ! Je me souviens qu'à l'époque j'étais plutôt baroque dans mes choix musicaux. Mais ce professeur expliquait avec une telle véhémence la force de Schumann que l'on ne pouvait qu'être porté par sa conviction. Il donnait le goût, l'appétit pour tout et, indirectement, pour sa discipline. Pour moi, un bon prof est celui qui peut "impressionner", qui sait transmettre des émotions fortes au-delà de la matière enseignée. Car ces impressions restent dans l'esprit très, très longtemps. »

Dernier roman : *La Jouissance* (Gallimard).

## ■ RÉPONSE D'EXPERT

# Une enseignante mal dans sa vie

*Je suis enseignante depuis cinq ans en collègue et je vis un malaise permanent. J'ai du mal à asseoir mon autorité, je ne suis pas à l'aise dans ma profession et cela s'en ressent dans ma vie privée. Je fuis mes amies, je mange irrégulièrement et j'ai des crises d'angoisse. Je souffre de solitude, je n'ai jamais eu de petit ami comme si j'étais incapable d'être aimée. On me dit de me faire suivre, mais je ne sais pas à qui m'adresser et si cela résoudrait vraiment les choses.*

Sophie, 28 ans

**La réponse de Pierre Blanc-Sahnoun, coach d'entreprise :**

« Sophie, je ne sais pas si le fait de vous faire suivre résoudrait vraiment les choses mais ce qui est sûr, c'est que si vous ne faites rien, elles ne vont jamais s'arranger. C'est vrai qu'il n'est pas simple de frapper à la porte d'un psy. Mais regardez ce que vous avez à y gagner. Il y a un problème dans votre vie qui nuit à votre vie sociale. Vous le reliez à votre démarrage professionnel. A 23 ans, ce n'est pas facile d'exercer une relation d'autorité sur des groupes d'adolescents. C'est d'ailleurs vrai à tout âge et pour toutes sortes de groupes, je rencontre fréquemment des chefs d'entreprise qui ont le même type de difficultés que vous avec leurs équipes. Donc au départ, un problème qui se manifeste dans le domaine de l'autorité et uniquement dans votre sphère professionnelle.

Puis le problème, non résolu, commence à coloniser d'autres sphères de votre vie : amicale, sentimentale, alimentaire... Il joue le rôle principal sur la scène, votre vie est entièrement saturée par lui, comme si vous étiez emprisonnée par ce problème et qu'il vous empêche de respirer. Donc, le but d'une thérapie ou de toute sorte de travail personnel serait de vous aider à reprendre de l'influence sur le problème au lieu que ce soit lui qui influence votre vie.

Quelle que soit l'approche que vous choisirez, restez consciente que le problème considérera ce travail sur vous comme une menace et qu'il se défendra en vous faisant hésiter, remettre au lendemain, en vous donnant l'impression que « c'est compliqué », etc. Mais je pense que vous luttez déjà, ne serait-ce qu'en écrivant cette lettre qui est déjà un acte de résistance contre ce que nous appelons, dans notre jargon, votre histoire dominante.

C'est sur cette base-là qu'il faut choisir votre thérapeute : celle de la confiance que vous lui ferez pour vous aider à vous battre et à vous construire. Envisager, comme vous le faites, de se faire aider, Sophie, c'est déjà un acte d'une grande puissance. »

**Site internet : [www.psychologies.com](http://www.psychologies.com)**

## Torts partagés

Le témoignage d'Isabelle, professeur de lycée technique : « Je suis souvent amenée à dénouer des conflits profs-élèves. Ce n'est jamais blanc ou noir. Chacun a sa part de responsabilité : on ne prend pas le temps de bien formuler ses pensées ou on laisse filer des maladresses. Ces petites pierres inconscientes peuvent bâtir un mur d'incompréhension entre nous et nos élèves. J'en ai fait l'expérience dernièrement. Un élève intervenait en cours sans raison, de façon péremptoire et insolente : "Ce n'est pas le bon chapitre", "Y a une faute", "Me voir ? Pour quoi faire ?" Je l'ai convoqué pour l'amener à comprendre que ses intrusions étaient dérangeantes pour l'enseignant comme pour la classe. Il s'est levé en lançant : "J'en ai assez de m'en prendre plein la gueule." Je lui ai rétorqué : "Ce que vous faites est mal élevé." Cette remarque a déclenché pleurs et claquement de porte. J'ai laissé passer le week-end pour lui parler. Ce laps de temps m'a permis de comprendre que si les mots "mal élevé" étaient pour moi anodins, ils étaient pour lui une insulte. Je lui reprochais d'être trop autoritaire, mais avec cette expression, "mal élevé", j'agissais de façon identique et le jugeais. Je lui ai présenté mes excuses. En reconnaissant sa blessure, j'ouvrais le dialogue. Il a présenté les siennes. Nous avons établi des solutions : je corrigais ma formulation, il changeait d'attitude. Aujourd'hui, il fait attention. Et moi, je tire des enseignements : il n'y a pas de fausses émotions et un mot peut engendrer plusieurs interprétations. Pour sortir "gagnant-gagnant" d'un conflit, il est essentiel d'écouter l'autre en se mettant à sa place. »

Cette page a été réalisée  
en partenariat avec



Numéro de janvier  
en vente actuellement.

## A lire

- **Graine de crapule**, de Fernand Deligny (**Dunod**).
- **L'Enfant et le Savoir**, de Martine Menès (**Seuil**).
- **Donner l'envie d'apprendre**, de Varinia Oberto et Alain Sotto (**Ixelles Éditions**).
- **La Peur d'enseigner**, de Serge Boimare (**Dunod**).
- **Réussir sa première classe**, d'Ostiane Mathon (**ESF Éditeur**).
- **Lettre à un jeune professeur**, de Philippe Meirieu (**ESF Éditeur**).
- **Enseignants efficaces**, de Thomas Gordon (**Editions de l'Homme**).

Prochain rendez-vous  
avec votre page  
Mieux vivre votre vie  
lundi 28 janvier.